

Une ambassade française dans l'empire du sultan ottoman (1547-1550) et un voyage en Terre Sainte relatés par Jean Chesneau, fils de notaire poitevin

Par Sébastien Jahan Photo Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Chez Soliman le Magnifique

Décembre 1546 : François I^{er} et sa cour sont au château de Folembray. C'est là que la route de Jean de Chesneau croise celle de Gabriel de Luels, seigneur d'Aramon. D'origine occitane, né vers 1508, le sieur d'Aramon est un noble turbulent, dépossédé de ses terres, banni du royaume et réfugié à Venise, qui retrouve la faveur royale grâce à la protection de l'ambassadeur de François I^{er} auprès du doge. Désireux de prendre sa revanche sur son vieux rival Charles Quint après l'humiliation de Pavie (1526) et de libérer son royaume de l'étai des Habsbourg, le roi de France avait fait de l'exilé un des acteurs de sa politique d'alliance avec le sultan ottoman. Soliman le Magnifique, auréolé de ses conquêtes et de la réputation d'invincibilité de ses armées, faisait peur à toute la chrétienté, et le roi de France, quoique «très chrétien», comptait bien sur ce pacte contre nature, décrié dans toute l'Europe, pour ébranler l'hégémonie impériale.

En 1535, Jean de la Forest inaugure cette alliance militaire entre le souverain chrétien et le prince musulman en installant une ambassade permanente dans la capitale ottomane. Sept ans plus tard, Gabriel de Luels se rendait à son tour à Istanbul, servant en quelque sorte de caution pendant que Barberousse conduisait ses galères en Méditerranée occidentale et mouillait dans le port de Marseille. La trêve séparée entre le Valois et le Habsbourg, mais aussi l'hostilité du grand vizir Rustem Pacha avaient finalement contraint le diplomate à s'échapper de manière rocambolesque pour retrouver la France et y reprendre du service.

En juillet 1546, c'est, en effet, à lui que François I^{er} s'adresse pour réactiver les liens avec Soliman, à un moment où celui-ci semble désireux de signer la paix avec Charles Quint. D'Aramon s'adjoint les services d'un secrétaire et intendant : le jeune

rejeton d'un notaire de Poitiers qui porte alors le nom – d'allure encore bien roturière – de Jehan Chaigneau. Le voyage se décompose en trois périodes distinctes. Le premier est celui qui part de Folembray le 5 janvier 1547 et atteint Istanbul le 14 mai de la même année : l'ambassade a traversé la Suisse pour atteindre Venise, avant de s'embarquer sur l'Adriatique jusqu'à Raguse et de reprendre à cheval une route inconfortable à travers les paysages accidentés des Balkans (via Novi Pazar et Andrinople). Elle séjourne quelques mois à Istanbul, où malgré la mort de François I^{er}, Aramon demeure l'interlocuteur privilégié du sultan sans parvenir pour autant à le dissuader de signer une paix de cinq ans avec les Impériaux.

Suivant les consignes d'Henri II, l'ambassade accompagne ensuite Soliman dans sa campagne contre le shah de Perse Tahmasp au cours de l'hiver 1548-1549 : c'est le deuxième temps du «voyage». L'ambassade traverse l'Anatolie, assiste au siège victorieux de la forteresse de Van et à la vaine poursuite des Persans jusqu'à Tabriz, occupée sans résistance. Finalement, lassé d'une expédition coûteuse et sans résultat probant, le sultan se replie vers Alep. C'est à ce point que l'ambassade se sépare de l'armée ottomane pour se rendre en Terre Sainte. Cette troisième phase s'étend du 8 juin 1549 au 28 janvier 1550. La délégation française entend officiellement assainir les relations difficiles entre chrétiens d'Orient et musulmans pour donner le change aux puissances catholiques qui stigmatisent l'alliance franco-ottomane. Des raisons commerciales et politiques conduisent l'ambassade en Egypte où les voyageurs admirent les Pyramides avant de revenir à Constantinople, par une route terrestre, via Damas, Tripoli, Antioche et Konya... Chaigneau/Chesneau aura au total passé près de vingt mois sur les routes de trois continents et parcouru environ 7 400 kilomètres...

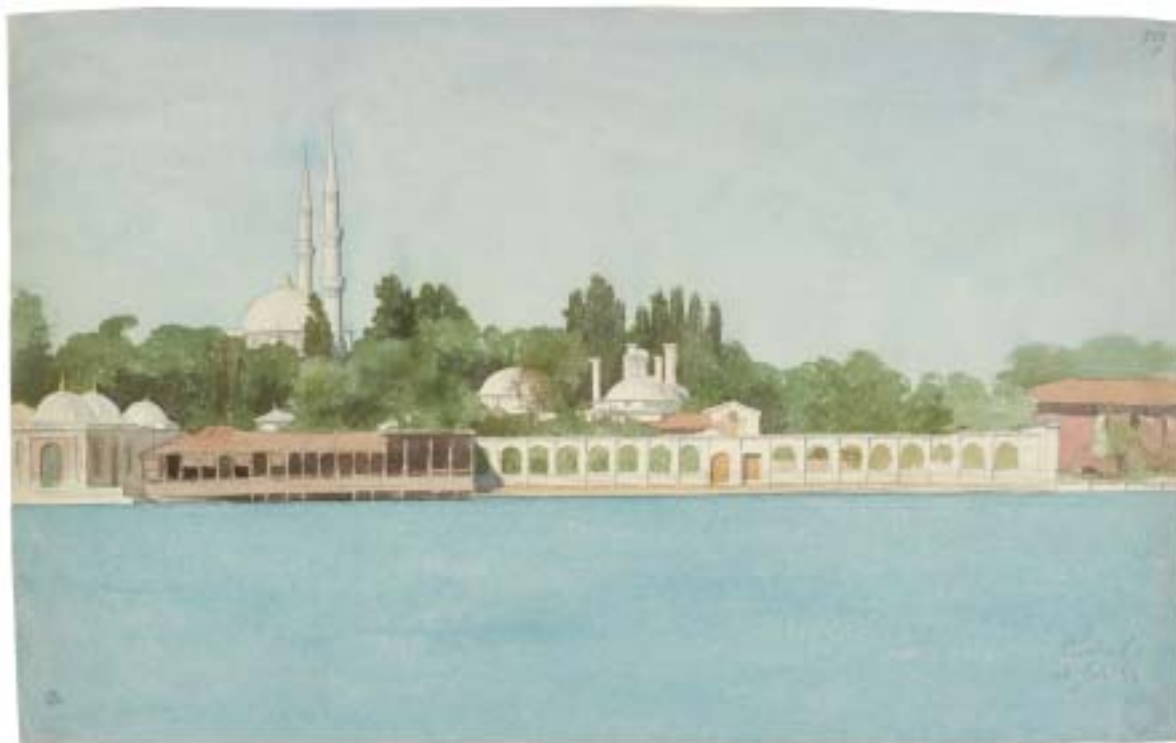
Sébastien Jahan est maître de conférences d'histoire moderne à l'Université de Poitiers.

de conférences d'histoire moderne à l'Université de Poitiers.

Édité en 1887 par l'orientaliste Charles Schefer (1820-1898), le *Voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le roi en Levant, escript par Noble Homme Jean de Chesneau, l'un des secrétaires dudit ambassadeur* se présente sous la forme d'un journal, composé à partir de notes quotidiennes prises sur le vif, mais aussi de compilations livresques ultérieures. Contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, il ne s'inquiète pratiquement jamais de l'action de l'ambassade ni de l'évolution de sa mission : en réalité, Chesneau est moins «l'historien de l'ambassade» que «le narrateur de son propre voyage», comme l'indique Nicolas Parrod (*Voyage et obser-*

de compétences linguistiques, est visiblement passé à côté d'une rencontre avec la population.

Quittant définitivement Istanbul en 1553, Chesneau revient en Occident riche d'une expérience rare et de recommandations honorables. Sur le chemin du retour, il fait étape à la cour de Ferrare où vit Renée de France, épouse du duc Hercule II d'Este qui la confine dans son château en raison de son attachement à la foi protestante. C'est là qu'il entreprend de rédiger son récit. Devenu le contrôleur de la maison de la duchesse et l'intendant de ses finances, il la suit en France après la mort de son époux et s'installe avec elle à Montargis qui, au cœur des guerres civiles, sert



«Constantinople, vue prise d'un bateau», 1852, aquarelle d'Alfred de Curzon (1820-1895). Coll. musée Sainte-Croix de Poitiers. Profitant de son séjour à la villa Médicis, le peintre poitevin visite la Grèce (1852) en compagnie de Charles Garnier et d'Edmond About (*La Grèce contemporaine*, 1863) puis Constantinople où il rencontre Théophile Gautier.

vations de Jean de Chesneau dans l'empire de Soliman le Magnifique, mémoire de maîtrise, dir. S. Jahan, Université de Poitiers, 1999). Sa déception se devine lorsqu'il décrit, sur les routes des Balkans, des villes ruinées et des terroirs arides, là où il s'attendait à retrouver les traces vivantes des grandes civilisations de l'Antiquité.

En Palestine, il devient pèlerin, s'efforçant d'ancrer la foi dans la topographie et d'identifier, sans la moindre distance critique, les restes de la maison de tel personnage biblique ou les lieux marquants des derniers jours du Christ à Jérusalem. Au final, l'impression dominante est celle d'une puissance ottomane peu rassurante que l'histoire et la culture prédisposent mieux au rôle d'ennemi que d'allié. Cette vision apparaît, en outre, quelque peu tronquée : elle ignore la formidable mosaïque culturelle et ethnique de l'Empire pour ne distinguer que les identités confessionnelles. Chesneau, membre d'une ambassade toujours sous bonne escorte et faite aussi

dès lors de refuge au culte réformé et à des huguenots persécutés. Chesneau, si l'on se fie à son testament, n'adhère pas au dogme de la justification par la foi et ne s'est donc pas converti au calvinisme, même s'il témoigne d'un esprit ouvert et indépendant. En mai 1566, il est anobli et prend alors le nom à particule sous lequel il est passé à la postérité. Ses liens avec le Poitou subsistent grâce aux terres qu'il y possède près de Chauvigny (les Clerbaudières, Champeaux...). Il vient y finir ses jours, peu après 1587, non sans avoir résigné sa charge auprès de Renée de France, en faveur de son neveu François Chaigneau/Chesneau. Ses autres biens sont partagés entre les deux enfants qu'il a eus de Catherine de Puyzelay, sa première femme. ■

Franck Lestringant, *Voyage en Egypte des années 1549-1552 : Jean de Chesneau*, André Thevet, Droz, 1984.

Sébastien Jahan, «Reproduction professionnelle et mobilité sociale : les Chesneau, notaires royaux à Poitiers (1519-1617)», dans *Bulletin de la SAO*, 3^e trim. 1992, 5^e série, t. VI.